

Etre à la rue : l'exclusion multiple

Madeleine Christinaz

Qui sont ces personnes sans abri que nous croisons dans nos rues? Quels sont leurs parcours de vie, leurs préoccupations ?

Après huit années de collaboration à la Tuile, je me suis intéressée au phénomène des sans abri dans le cadre d'études en sociologie à l'université de Fribourg¹, dont voici les principales conclusions.

A travers 12 entretiens menés avec des hommes et des femmes à la rue, à Fribourg et Yverdon, il apparaît que les populations concernées font état d'une importante hétérogénéité, en termes de perception de la rue, trajectoires de vie, temps passé dans la rue, genre ou âge et surtout dans leur rapport à différentes ressources. En revanche, on observe comme constante que la situation de rue n'est jamais un choix mais intervient à la suite d'une série d'événements déstabilisateurs (divorce, chômage, addiction, maladie, etc...), qui affaiblissent les personnes les plus fragilisées. Même s'il s'agit souvent d'une combinaison de plusieurs problématiques qui s'enchevêtrent, les ruptures familiales et sociales jouent donc un rôle-clé dans le processus, accentuant une déchirure toujours plus profonde.

Dans le sens où est revenu à chaque fois un mécanisme d'engrenage face auquel la personne sans abri se sent dénuée de marge de manœuvre, celle-ci est apparue, en partie, comme la victime d'une espèce de fatalité. De surcroît, vivre à la rue peut mener à un début de clochardisation et à une déconstruction identitaire. Car si différentes dynamiques peuvent mener à la rue, la rue elle-même contribue à renforcer la problématique de départ. D'ailleurs, toutes les personnes ont émis le souhait de quitter la rue le plus rapidement possible.

La rue excluante

Le fait d'être à la rue exerce aussi des influences négatives quant à l'opportunité d'une éventuelle réinsertion professionnelle – vu que la plupart des personnes étaient sans emploi – et le thème du rapport au travail a confirmé le phénomène d'exclusion, sans compter les lacunes au niveau de la formation qui peuvent empêcher d'accéder au monde du travail.

Le rapport au corps et à la santé est également apparu de façon très soutenue, témoignant que le corps ne peut guère être considéré comme une ressource. Maladies, alcool- et toxico-dépendance attestent des troubles de la santé liés à la rue, et là, de nombreuses distinctions sont apparues entre les personnes. En outre, une dialectique se joue entre la rue et la maladie, la maladie pouvant mener à la rue et la rue affaiblissant la personne par un mode de vie inadapté aux besoins humains.

Au sujet du genre, on notera que, les femmes étant minoritaires dans la rue, elles sont davantage exposées à la stigmatisation que les hommes. En revanche, elles semblent avoir accès à des ressources plus nombreuses.

¹ « *Survivre à la rue. Identité et trajectoires de sans abri* » (2007), Faculté des sciences économiques et sociales de l'université de Fribourg, [non publié], mémoire de licence réalisé sous la direction du professeur ém. R. Lucchini.

Problématiques diverses

Les résultats de l'étude montrent combien les personnes sans abri cumulent les problématiques: un vécu familial difficile, des liens sociaux très disparates, peu ou pas d'insertion professionnelle, des problèmes de santé, voire d'addiction, et en définitive une identification à la rue plus ou moins prononcée, ceci traduisant une rupture de la confiance pour ce qui concerne la majorité des dimensions. Même si certaines catégories de sans abri comme les plus jeunes ou les personnes qui ont connu la rue durant de longues périodes semblent s'être en quelque sorte adaptées à cet environnement, il faut reconnaître que la vie à la rue n'offre qu'une sécurité minimale et n'incite pas à l'autonomie, ce qui entame le capital d'estime de soi de la personne. Dénuée de sphère privée, la personne à la rue apparaît donc globalement dépourvue de protection, physique et symbolique, face à l'extérieur et, en quelque sorte, en situation de survie. Cependant, il ne faut pas manquer de souligner la grande richesse des stratégies déployées pour faire face à un quotidien particulièrement hostile. Certaines ressources, matérielles et sociales, légales (recours aux différentes aides, mendicité), ou illégales (deal, vol) sont sollicitées et permettent effectivement de survivre dans la rue, ceci témoignant de la résistance des personnes par rapport à la situation qu'elles sont en train de traverser.

Image de soi ambivalente

L'étude a également mis en évidence à quel point la personne à la rue souffrait d'une image de soi troublée liée à ce statut. Oscillant entre liberté et contrainte, fierté et honte, victimisation et lutte, le sans abri doit faire appel à des stratégies identitaires ingénieuses pour diminuer les tensions inhérentes à son état. Car, vu que le phénomène du sans abrisme est pour ainsi dire toujours lié à d'autres problématiques perçues comme déviantes (chômage de longue durée, AI, consommation de drogue, alcoolisme, prostitution...), la stigmatisation est d'autant plus prégnante et implique un fort décalage avec l'image idéale de soi.

En outre, par la perte de repères qu'elle génère, la vie à la rue entraîne également d'importantes modifications identitaires, provoquant ou aggravant des problèmes d'addiction par exemple, rendant ainsi la sortie de rue toujours plus aléatoire. Les différentes présentations de soi adoptées ont spécialement montré à quel point il était important pour la personne de trouver des sources de valorisation afin de conserver ou retrouver estime d'elles-mêmes et d'ainsi contre-balancer une image de soi précarisée car, face à la société, le sans abri paraît bien démuné. En n'ayant plus accès au logement et à tout ce qui s'y rattache, la personne se retrouve en quelque sorte titulaire d'une place sociale perdue.

Exclusion sociale

Ainsi, le sans abrisme tient bel et bien d'un phénomène d'exclusion. Les analyses ont montré en quoi les personnes se voyaient exclues des différentes sphères de la vie sociale (famille inexistante, réseaux faibles), économique (pas de travail, peu de ressources

matérielles), culturelle (pas de ressources matérielles et de temps à disposition) et politique (pas d'accès à l'espace public) ; aucune place ne leur est attribuée. Il est également possible d'attester que le sans abris représente un processus de marginalisation involontaire. En outre, le conflit culturel entre le monde de la rue et la société en général implique un état de tension normative permanent, joint à un sentiment d'être dominé, tandis que le manque d'accès à certaines ressources empêche la personne de s'investir dans l'exercice de la citoyenneté.

En définitive, étudier une problématique telle que le sans abris fait prendre conscience de l'importance des phénomènes à caractère structurel (chômage, manque de logement, éclatement de la famille et des liens sociaux...) et dévoile l'émergence de nouveaux problèmes de société.

Se pose aussi la question de l'implication du chercheur par rapport à ses résultats. Sans aller jusqu'à parler d'une sociologie de l'intervention – ce qui n'est pas le but dans ce travail – de telles conclusions ne peuvent laisser indifférent et incitent à se repositionner par rapport aux personnes sans abris. C'est notre propre regard qui doit changer, passer de la pitié ou du déni à l'empathie, afin de valoriser les ressources de la personne en difficulté. Parallèlement, il n'est que souhaitable que l'Etat se dote de politiques sociales mieux ajustées, notamment en matière d'accès au logement et au travail.